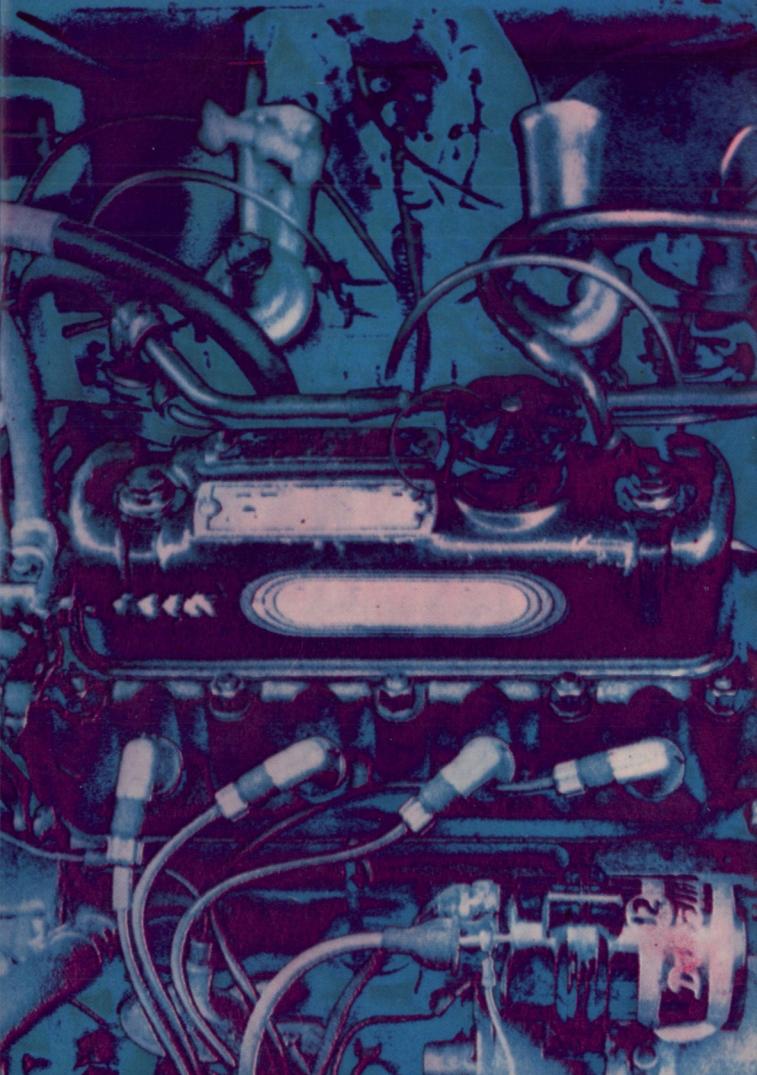


# pierre massé la crise du développement



Extrait de la publication



**idées/gallimard**







1911

1. The first part of the report is devoted to a general survey of the situation in the country. It is found that the country is in a state of general depression, and that the people are suffering from want and distress. The cause of this is attributed to the war, and the consequent destruction of property and the loss of life.

2. The second part of the report is devoted to a detailed account of the operations of the various departments of the Government.

3. The third part of the report is devoted to a summary of the results of the various operations.

4. The fourth part of the report is devoted to a summary of the results of the various operations.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

*© Éditions Gallimard, 1973.*

1. The first part of the paper discusses the importance of the role of the state in the development of the economy. It argues that the state should play a leading role in the development of the economy, particularly in the areas of infrastructure, education, and health care. The state should also be responsible for ensuring that the economy is stable and that the interests of all citizens are protected.

2. The second part of the paper discusses the importance of the role of the private sector in the development of the economy. It argues that the private sector should be encouraged to invest in the economy and to create jobs. The state should provide a supportive environment for the private sector, including access to capital and information.

3. The third part of the paper discusses the importance of the role of the international community in the development of the economy. It argues that the international community should provide technical assistance and financial support to developing countries. The international community should also work to create a fair and open trading system.

4. The fourth part of the paper discusses the importance of the role of the labor force in the development of the economy. It argues that the labor force should be educated and trained to meet the needs of the economy. The labor force should also be organized into unions to protect their interests.

5. The fifth part of the paper discusses the importance of the role of the environment in the development of the economy. It argues that the environment should be protected and that sustainable development should be pursued. The state should enforce environmental laws and regulations.

6. The sixth part of the paper discusses the importance of the role of the social safety net in the development of the economy. It argues that the social safety net should be expanded to protect the most vulnerable members of society. The state should provide social security, unemployment benefits, and other social services.

7. The seventh part of the paper discusses the importance of the role of the legal system in the development of the economy. It argues that the legal system should be strengthened and that the rule of law should be established. The legal system should protect property rights and enforce contracts.

8. The eighth part of the paper discusses the importance of the role of the media in the development of the economy. It argues that the media should provide accurate and unbiased information to the public. The media should also hold the government and the private sector accountable.

9. The ninth part of the paper discusses the importance of the role of the culture in the development of the economy. It argues that the culture should be promoted and that the values of hard work and innovation should be encouraged. The culture should also be used to attract investment and tourism.

10. The tenth part of the paper discusses the importance of the role of the government in the development of the economy. It argues that the government should be transparent and accountable. The government should also be responsive to the needs of the people.

## PRÉFACE

### *Au-delà de la croissance économique*

*Mes ouvrages précédents sur le choix des investissements, sur le plan ou l'anti-hasard, sur les dividendes du progrès avaient été écrits par un homme « en situation ». Celui que je publie aujourd'hui va plus loin. Non par la liberté d'esprit, que je n'ai jamais abdiquée, même si je jugeais nécessaire d'en tempérer l'expression, mais par la vision, plus large et le relief plus net que permet le recul du temps. Ce livre porte encore témoignage d'une action. Il lui arrive même de retenir l'anecdote quand elle est de profonde signification. Mais, au-delà de l'expérience, il est le fruit d'un événement et d'une réflexion.*

*L'événement, survenu un peu plus de deux ans après mon départ du Commissariat général du Plan, est mai 1968. Tout bien pesé, j'y vois moins un fait qu'un signe. Il n'y a pas eu de révolution, mais l'ébranlement a fait apparaître dans une vive lumière les « ambivalences du développement » que j'avais recensées en 1965 sans trouver beaucoup d'écho. Cette révélation s'est opérée dans une grande confusion, et il s'en est suivi un trouble profond, allant chez certains jusqu'au « mal de l'âme ». Je dirai,*



*d'une manière peut-être plus précise, qu'en face de transformations qui s'accélérent, nous sommes tous des inadaptés.*

*La réflexion, enfin, a été nourrie pendant quatre ans de mes lectures et de mes rencontres. Depuis les années 30 et la grande dépression, j'avais infléchi ma curiosité et ma recherche de la technique vers l'économie. L'une et l'autre sont présentes dans ce livre, mais n'y tiennent pas la place dominante. Les aspirations éthiques que j'ai toujours éprouvées ont été transformées en exigences par le désordre des représentations et des comportements. Plus grande est la confusion, plus nécessaire l'éthique. Celle-ci souffre aujourd'hui du déclin des institutions traditionnelles et de l'absence d'une conception de l'homme et du monde, génératrice de valeurs nouvelles ou d'une réinterprétation des valeurs anciennes. A l'immense question ainsi soulevée, je n'apporte d'autre réponse qu'un essai de clarification. C'est une contribution modeste et pourtant ambitieuse si l'on admet, avec Léon Blum, que clarifier, c'est moraliser. La confusion générale justifie cette tentative. J'ai longtemps, par l'écrit et la parole, travaillé pour demain. Je dois maintenant, au soir de la vie, renoncer à demain et travailler pour un jour à venir.*

*J'ai partagé avec beaucoup d'hommes de ce temps la volonté de changer la vie, et pendant quelques années j'ai cru voir l'aube de ce changement. Le bon usage de la croissance semblait pouvoir nous acheminer vers une économie sans raretés et une société sans conflits. Je pense, par moments, que nous n'avons pas été très loin de réussir. Illusion peut-être, incitation assurément à reprendre l'analyse de plus haut.*

*Nous sommes les héritiers d'une émergence miraculeuse*

*et meurtrière. Mais la conscience humaine a réagi contre ce mécanisme sacrificiel. Au cours du millénaire des révélations — Bouddha, Jésus, Mahomet — la loi religieuse s'est élevée contre la loi naturelle. Le christianisme a essayé de changer les âmes. Cependant, le contraste entre la foi et les faits l'a obligé à reconnaître l'autonomie des réalités terrestres — à rendre à César ce qui appartient à César.*

*Près de deux mille ans plus tard, les révolutions politiques et sociales ont donné aux aspirations religieuses une autre expression, en prenant pour objectif la transformation des réalités terrestres, par l'avènement de la démocratie ou la dictature du prolétariat. Toutefois, la démocratie réalisée a perdu sa magie, et parmi les expériences qu'a suscitées le marxisme, je n'en vois aucune dont on puisse dire sans présomption qu'elle a réussi à créer une société fondamentalement préférable à la nôtre. Il y a partout des maîtres des machines et des serviteurs des machines, il n'y a pas partout des hommes libres de s'exprimer.*

*Ainsi, nous n'avons pas amené le règne de la justice, et nous avons vu, au contraire, la violence monter partout dans le monde. Le système des otages en est l'expression la plus récente et la plus coupable. Cependant les échecs des hommes ne sont pas l'échec de l'homme. Nous assumons un héritage et nous incarnons une espérance. Nous ne voulons pas renoncer à l'émergence, mais nous aspirons, selon des voies très diverses, à l'humaniser. Depuis la fin de la guerre, une possibilité nouvelle s'offre à nous. Ce n'est pas la croissance matérielle, manifestation statistique du progrès, qui procure l'abondance des choses mais ignore l'accomplissement des êtres. C'est la crois-*

*sance au service de l'homme, c'est-à-dire le développement, défini par M. François Perroux et annoncé par une encyclique comme le passage pour chacun et pour tous de conditions moins humaines à des conditions plus humaines.*

*Le développement porte en lui-même une éthique qui n'interdit à personne de conserver sa foi religieuse, sa patrie terrestre et sa philosophie sociale, mais qui postule un minimum d'accord laissant l'avenir ouvert. Toutefois pour que la recherche de cette éthique soit autre chose qu'un jeu de l'esprit, il faut qu'elle nous aide à trouver des solutions aux problèmes de notre temps.*

*J'ai souligné « aide », car aucune éthique ne supplée la conscience, aucune n'apporte de formule toute faite à l'heure décisive du choix où l'homme se retrouve seul. De plus, le développement postule par sa nature même — à la fois émergence et humanisation — une éthique à deux valeurs : pour le biologiste, l'espèce et la personne ; pour le moraliste, la société et l'individu. Valeurs parfois complémentaires, parfois opposées, excluant une conception unique du souverain bien, et donnant aux relations humaines un fond conflictuel difficile à éliminer.*

*Aucun chef n'est exempt de débats de conscience entre son devoir d'état et son respect des hommes qui font équipe avec lui. Dieu, a dit l'Ecclésiastique, a livré l'homme à son propre conseil. Cependant le développement nous ouvre une voie. Grâce à lui, le Souverain Bien cessé d'être une cible pour devenir une flèche. Dans la durée, le problème peut sinon se résoudre, du moins s'aménager, car s'il y a dualité entre les valeurs, il*

Il y a aussi dualité entre aujourd'hui et demain. Reconnaître la nécessité de choix n'est pas céder à un économisme coupable, puisqu'une discipline aussi fraternelle que la médecine commence à éprouver la même exigence.

Inscrite dans la durée, l'éthique du développement implique la conscience historique, fût-ce pour changer l'histoire. Elle se traduit par des programmes, des plans, des projets dont la réalisation exige le concours du temps. Elle a contre elle, dans ce domaine, le déclin de l'écrit et la montée de l'audiovisuel qui favorisent le règne de l'éphémère. Elle a aussi contre elle le concept de révolution abolissant le passé, et fixant en un jour le destin du monde pour mille ans, comme l'a dit en 1940 Hitler, ce révolutionnaire à rebours. Développement implique progressivité. Non par une avance continue, sans ruptures ni retours, mais par des essais aléatoires, orientés par l'imagination, contrôlés par la raison, jugés par les faits. Jugement difficile dans un monde si complexe qu'il permet presque de tout plaider.

Insérée dans le temps, l'éthique du développement est ouverte au monde. En elle, conscience historique et conscience planétaire se répondent. André Philip ne reconnaît pas comme homme de bien — de gauche — celui « qui, dans un ordre restreint, défend les intérêts d'un groupe fermé, fût-il la classe ouvrière ». L'homme de bien est celui qui, « ouvert sur le monde, prend conscience de sa responsabilité envers les plus malheureux, où qu'ils soient, et accepte de faire un sacrifice pour améliorer leur sort <sup>1</sup> ». Il y a dans ces derniers mots, qui valent

1. André Philip, Conférence à la faculté de droit de Rouen, in *Analyse et Prévision*, juil.-août 1969.

*pour toutes les croyances, une résonance évangélique : qui veut suivre Jésus doit prendre sa croix.*

*L'ouverture au monde est favorisée par l'audiovisuel qui nous donne l'instantanéité et l'ubiquité. Mais le risque est grand de prendre l'univers pour un spectacle alors qu'il est un appel. Appel à la conscience des peuples avancés, à leur prescience aussi, car ils auraient tout à perdre à la révolte de la pauvreté. Appel enfin au tiers monde car l'aide serait vaine s'il n'apportait lui-même sa contribution.*

*Enfin l'éthique doit préparer l'avènement d'une civilisation de masse, profondément différente de l'ordre aristocratique d'autrefois. Apprendre à des millions d'hommes les bienfaits et les contraintes du développement, les faire participer consciemment aux performances qui le fondent, leur donner un accès équitable au partage qui en découle, enfin, suivant la belle parole de M. Alfred Sauvy, « aider ceux qui ne sont pas en mesure d'exiger », telle est la grande tâche qui nous appelle. Elle n'aura toutefois une action pacificatrice durable que si elle passe par la porte étroite de la négociation et du compromis. Son aboutissement n'est pas une société d'égaux, qui amènerait à la longue le relâchement de la sélection et du progrès. Il faut, entre la croissance et la justice, un équilibre évolutif qui ne s'établira pas sans affrontements. Une part de conflit est inévitable et peut, au surplus, être bienfaisante. Toutefois, sans un minimum de consentement, notre société imparfaite et critiquable, mais féconde en accomplissements et ouverte sur l'avenir, risque de sombrer dans le totalitarisme, de se dissoudre dans l'anarchie ou de se détruire dans les convulsions.*

*Dans la recherche d'un projet de civilisation de masse dans la construction d'une société maintenant la liberté et progressant vers la justice, il faut des bancs d'essai pour des formes nouvelles de relations humaines. Le plan peut être un de ceux-là si le climat politique et social permet des dialogues sans anathèmes, c'est-à-dire si des élections libres permettent de définir, de législater en législater, un armistice sur l'essentiel.*

*Je n'aurais pas exprimé toutes mes convictions si je ne disais, enfin, que si la société doit à l'homme de maintenir les libertés, de progresser vers la justice, d'élever le niveau et la qualité de la vie, elle ne lui doit pas le bonheur. La dimension sociale n'est pas l'unique dimension de l'homme. Mettant par moments le monde entre parenthèses, nous devons nous accomplir selon nos voies propres par la vie intérieure, la joie d'admirer, de comprendre et de créer, la présence discrète d'instantanés de bonheur.*



## CHAPITRE PREMIER

### *Au service du développement*

L'économie française a connu depuis la guerre l'expansion la plus rapide, la plus régulière et la plus durable de son histoire. Premier directeur de l'équipement d'Électricité de France qui venait d'être constituée, j'ai été, depuis le printemps de 1946, à la pointe de ce mouvement. Je compris vite, toutefois, que, dans le cas de l'énergie électrique, il ne s'agissait pas d'une simple croissance quantitative, exprimée par la formule empirique du doublement en dix ans (en fait parfois en neuf). Par sa commodité, sa propreté, sa souplesse, l'électricité concourait à la qualité de la vie. Sous la croissance, le développement apparaissait en filigrane. C'est à son service que j'étais entré.

Dans la France libérée, l'essence était rare, et les gazogènes tombaient en panne sur les routes. Mais, sur les voies ferrées reconstruites, les trains circulaient, apportant la nourriture, l'acier, le charbon, et pour beaucoup le bonheur longtemps attendu de se revoir. Il faut un grand effort de mémoire chez ceux qui survivent, d'imagination chez ceux qui sont nés ensuite, pour se représenter cette époque où tout manquait, sauf la volonté de revivre, la joie de créer, la solidarité dans l'effort. Il s'y ajoutait pour moi l'appel silencieux de ces millions de foyers où la lumière et la chaleur



arrivaient mal. Entre les ouvriers de la reconstruction, qu'animait à tous les niveaux la passion de faire, et le chef que j'avais la chance d'être passait un double courant d'initiative et de confiance. Le mot d'ordre était de travailler, de faire travailler, mais aussi de laisser travailler. Cette formule me valut un jour, devant les ingénieurs de l'équipement et les délégués de chantiers réunis à la Mutualité, mes premiers applaudissements publics. Je n'étais qu'un ensemblier, inapte à maîtriser seul les traîtrises du sol, les caprices des débits, les irrégularités du béton, le secret des machines, le conflit des structures et des formes.

Mais je disposais, au niveau fonctionnel des experts les plus sûrs, au niveau opérationnel des exécutants les plus prompts. Mon président m'avait délégué le pouvoir et la responsabilité des décisions qui n'engageaient pas la stratégie de l'entreprise. Quand il fallait se prononcer sur un projet, comparer des tracés de galeries, examiner les fondations d'un barrage, je tenais une réunion sur place, et souvent j'arrêtais mon choix sur le champ. Ma récompense fut de doubler en moins d'un an l'effectif présent sur les chantiers. Elle fut, plus précieusement peut-être, de me sentir à la tête d'une équipe qui travaillait dans la joie.

Deux ans et demi plus tard, une crise de croissance de l'établissement conduisit à créer un poste de directeur général adjoint qu'après deux refus — car je tenais à mon beau métier de bâtisseur — je me laissai convaincre d'accepter. J'y gagnai d'acquérir une vue d'ensemble des problèmes d'une grande entreprise et de contribuer à l'introduction de la rationalité dans ses choix. Ce fut pour la France une époque de réveil technique et d'éducation économique dans laquelle les entreprises nationales et le Commissariat à l'Énergie atomique firent preuve d'un dynamisme qui n'a pas toujours été reconnu dans notre pays, mais que se plaît à souligner un homme

comme M. Robert Gilpin, professeur de sciences politiques à la Woodrow Wilson School of International Studies de Princeton. Dans son ouvrage sur *la Science et l'État en France*, mon nom figure aux côtés de ceux de Frédéric Joliot-Curie et Louis Armand. Pendant treize ans d'abord, plus tard pendant trois, Électricité de France a été ma Maison. J'ai participé à son œuvre et je pense souvent à ses hommes, vivants ou morts, avec reconnaissance et amitié.

Grâce à mon métier, j'avais été l'un des premiers à prendre conscience des vertus et des problèmes de l'expansion. Il fallait croître vite, mais il fallait aussi croître bien, essayer les techniques les plus avancées, procéder aux investissements les plus rationnels. Les premières années d'Électricité de France virent se dérouler la querelle de l'hydraulique et du thermique. Les débats passionnés de cette époque apparaissent aujourd'hui bien dépassés, en ce sens que la compétition a fait place à la complémentarité, toutes les sources d'énergie étant devenues nécessaires à la fois. Le charbon est partout en régression, le pétrole est exposé aux surenchères des États producteurs, et l'atome commence à peine une ascension riche de difficultés et de promesses. La génération des barrages, à laquelle j'ai appartenu, a tiré parti, pour l'essentiel, de la richesse de nos eaux. On aperçoit aujourd'hui l'importance et les limites de son œuvre. Au surplus, les discussions menées à l'époque furent fécondes, et aidèrent à mettre au point une méthodologie qui n'a cessé de s'enrichir.

Il apparut assez vite que le choix des investissements de production de l'entreprise ne se posait pas en termes d'opérations, mais de programmes. Dix ans après sa création, Électricité de France adaptait à ses problèmes les méthodes modernes de programmation, linéaire d'abord, puis non linéaire. Parallèlement, elle introduisait rationalité et cohérence dans la mosaïque tarifaire

des anciennes sociétés. Après la « Note bleue » sur la valeur des usines, elle mettait au point le « Tarif vert » pour les ventes en haute tension.

★

Cependant, ce n'était pas seulement l'électricité, c'était toute l'économie française qui se mettait en mouvement, en n'en prenant parfois conscience qu'après coup. Les gouvernements aspiraient à l'époque où, la reconstruction achevée, l'économie pourrait « souffler ». Les entreprises n'étaient qu'à demi dégagées du malthusianisme d'entre deux guerres. Par une désynchronisation déroutante de la réalité et de l'esprit, M. Sartre parlait en 1960, dans sa préface à la réimpression d'Aden-Arabie, de « cette province attardée qu'est devenue la France » au moment même où elle accédait à la modernité. J'avais été en situation de percevoir avant beaucoup d'autres les signes de la transformation, de me rendre à l'évidence du miracle européen. Je dirai au passage que ceux qui invoquaient à l'époque le miracle allemand ou le miracle italien ont sans doute aperçu depuis lors qu'il y avait eu aussi un miracle français, dû à un grand effort national, soutenu à ses débuts par l'aide Marshall<sup>1</sup>.

Les faits étaient indiscutables, bien qu'il ait fallu parfois se battre pour les faire admettre. Mais je ne m'attarde pas aux évidences, et n'ai pas le goût de l'autosatisfaction. Tout accomplissement doit être dépassé. La croissance, certes. Mais pour quoi faire? En 1958, un entretien avec Gaston Berger fut l'occasion

1. Dans la période de dix-huit années, s'étendant de 1949 à 1967, la production intérieure brute a été, en France, multipliée par plus de deux et demi, le revenu réel moyen et le salaire réel moyen par tête par plus de deux.

rare d'une rencontre en esprit, et j'adhérai au Centre international de prospective. Mon interlocuteur venait de publier dans la *Revue des Deux Mondes*, en février 1957, son article fondamental « Sciences humaines et prévision », qui réclamait « pour transformer nos rêves en projets..., à côté des disciplines rétrospectives qui garderont leur valeur propre, des recherches pour lesquelles nous avons proposé le terme de prospectives ». À un monde en changement accéléré, avait-il coutume de dire, il faut, comme à une automobile plus rapide, des phares qui portent plus loin. Il ajoutait qu'il s'agit moins de deviner l'avenir que de le construire. « Regarder un atome le change, regarder un homme le modifie, regarder l'avenir le bouleverse. »

Cette construction de l'avenir à laquelle je me sentais appelé à prendre part reposait sur un fait, et soulevait un problème. Le fait, c'était le surplus créé par l'expansion. « Si une économie statique est l'image d'un jeu à somme nulle, où aucun partenaire n'obtient d'avantage qui ne soit arraché à quelque autre, une économie progressive secrète, d'une époque à l'autre, un *surplus*, dont le partage peut être l'objet d'une lutte, mais dont la création est favorisée par une action concertée <sup>1</sup>. » Ce surplus nous ouvrait une latitude et nous posait un problème : qu'en ferions-nous pour le bien des hommes ? En 1959, dans *Prospective* n° 4, refusant de voir dans la société de demain l'image simplement agrandie de la société d'aujourd'hui, je prenais la mesure des progrès possibles en notant que d'ici 1975 le niveau de vie moyen des Français aurait doublé, rejoignant le niveau de vie moyen de 1959 des États-Unis. Fallait-il en conclure que nous tendrions vers le *way of life* des Américains ? Ou, au contraire, que « profitant de

1. Pierre Massé, Encyclopédie française, t. IX (*L'Univers économique et social*), « Une approche de l'idée de plan ».





littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts

## **pierre massé :** **la crise du développement**

Le nouveau livre de Pierre Massé est le fruit d'une expérience, d'un événement et d'une réflexion. En 1965, dans *Le Plan ou l'anti-hasard*, l'auteur s'interrogeait sur les ambiguïtés de la croissance. La réponse a été Mai 1968. Nous nous sommes aperçus que la science, qui a pénétré les secrets de la matière et à demi déchiffré ceux de la vie, achoppe devant le mystère des comportements. L'espérance toutefois demeure dans ce nouvel âge marqué par l'ouverture au monde, l'avènement des masses, le règne de l'instant. C'est que le développement, en dépit de la crise qu'il traverse, porte en lui-même une éthique. L'espèce et la personne, la société et l'individu, n'échappent aux conflits de valeurs que par des compromis tâtonnants et créateurs. Pierre Massé esquisse une éthique sans certitude et une théorie économique, acceptant le progrès et refusant le vertige, complétant la possession des choses par l'accomplissement de l'être.

Extrait de la publication